

DROIT DE RÉPONSE

À propos du compte rendu de lecture de Nicolas Teysandier de l'ouvrage *Néandertal nu : comprendre la créature humaine* publié dans le *Bulletin de la SPF*, tome 119, numéro 2, avril-juin 2022, p. 340-344

En 1864 le philosophe Arthur Schopenhauer publiait un petit opuscule, *L'Art d'avoir toujours raison*, qui fit grand bruit car il mettait en lumière certains traits de la nature humaine visant à faire ployer la vérité au profit de la vanité.

Je vais montrer en quoi le compte rendu de lecture du *Néandertal nu* publié dans le dernier numéro du *Bulletin de la SPF* s'inscrit à mon sens dans ces biais et se structure autour des défaillances mises en lumière par Schopenhauer dans sa dialectique éristique (jouer sur les mots en jouant de l'homonymie, affirmer péremptoirement, noyer le poisson en élargissant le contexte pour cacher ce que l'on veut véritablement faire admettre, brouiller les pistes... Schopenhauer, 1864), en commençant par le stratagème XXXII qui se fonde sur la mise en place d'associations infamantes. Ce stratagème est ici déployé par l'utilisation de termes particulièrement dégradants, par exemple :

« résonne avec le terme de **créationniste** » ;
 « **qui se met ici en scène dans sa quête existentielle** » ;
 « de manière presque **métaphysique** » ;
 « une image quelque peu **désuète** » ;
 « nous semble pour le moins **excessif**, voire un peu **ésotérique** » ;
 « un peu comme un roman d'aventure, presque **survivaliste** ».

Outre, pour rester courtois, le manque d'élégance des mots choisis, ce texte se présente, comme un commentaire scientifique, dont il prend les apparences avec appels bibliographiques et analyses se prévalant de la pensée scientifique, mais ce compte rendu se structure sur des biais intellectuels importants et qu'il faut analyser.

Si les premières lignes pourraient laisser entendre que ce texte allait s'intéresser à l'ouvrage et au concept de créature que je pose dans mes écrits, ce n'est que pour jouer sur l'homophonie, l'assonance entre les termes et les glissements sémantiques (stratagème II de Schopenhauer) pour associer mes mots, ou leur usage, au créationnisme, revenant à présenter ma pensée dans une catégorie infamante, glissant dès lors vers une rhétorique dangereuse. Ce livre est précisément une invitation à penser l'humanité, à la repenser, et à faire ce pas de côté, absolument nécessaire pour ne plus centrer le regard et la définition de l'humanité sur notre seule définition de l'être humain tel que nous le concevons dans notre expérience du quotidien. Et c'est bien cet effort intellectuel singulier, qui consiste à comprendre l'humanité dans une pluralité de manières d'être au monde, et qui ne se résume plus à Nous, qui est tout l'objet de cet essai. Cette pensée qui ne se défile jamais, ne dévie pas non plus de cette nécessité de nous décentrer et de nous regarder crument, sans oripeaux, nus. C'est aussi une pensée horizontale, dans

laquelle aucune des deux créatures, Néandertal et Sapiens, ne se regarde hiérarchiquement. Aucune des deux alors, et enfin, n'existe par rapport à l'autre et les deux sont approchées pour ce qu'elles sont, ces mots, ces pensées, s'inscrivant très précisément à l'opposé parfait de ce compte rendu qui conclue ainsi « *la pente nous apparaît glissante dans la distinction de degré qu'il y aurait entre des humanités plus ou moins pleines et entières, comprenant que la pleine humanité serait la nôtre, l'exclusive de Sapiens. (...) On en ressort avec l'impression que dans l'esprit de l'auteur, il y eut des bons et des méchants dans le fil de l'évolution humaine* ». Ces phrases définissent l'opposé parfait des concepts et des pensées développées dans mon ouvrage et qui visent justement à abandonner de telles approches simplistes pour élargir la notion d'Être humain à leur réalité plurielle. En tant que tels les mots conclusifs de ce compte rendu s'empêtrent précisément, et restent prisonniers, de ce qui est dénoncé par mes écrits. Contexte révélateur qu'un long chemin reste à faire et que ce qui est mis en lumière dans mon ouvrage vise assez justement quant à la réalité de notre incapacité à penser l'altérité.

Cette déformation, presque en miroir, s'exprime dès les premières lignes et dévie rapidement vers autre chose qui ne nous parle plus guère du contenu de mon ouvrage mais semble jouer une sorte de troisième mi-temps de matchs scientifiques passés qui portaient sur les problématiques de l'art pariétal néandertalien, des premiers peuplements polaires ou de la question de la fuliginochronologie, toutes études que nous avons publié avec mes équipes respectivement dans *Nature*, *Science* et *Science Advances* et que le commentateur discute sans argumentaire bien établi, j'y viens.

Les positions de l'auteur de ce compte rendu s'assèment sans nuance et expriment tout et son contraire ; « *Disons-le d'emblée, ceci n'est pas un ouvrage scientifique* » (p. 340) qui trouve un écho étonnant, p. 343, dans ce remarquable paradoxe : « *il ne s'adresse pas vraiment au grand public* ».

On ne peut manquer de sourire face à qu'induit un tel catalogage, qui rappelle ce bon vieux chat de Schrödinger. Cette parabole de la physique quantique induit que tant que l'on n'a pas ouvert la boîte le chat n'est pas mort ou vivant, mais à la fois vivant et mort. Et très clairement, comme pour la boîte de Schrödinger qui ne doit pas être ouverte, le commentateur invite à ne surtout pas ouvrir mon livre, condition ici nécessaire, comme pour notre félin, afin que le livre existe et n'existe pas et pouvoir maintenir le lectorat dans l'inconnaissance de l'état réel de mes écrits et de ma pensée.

Cet ouvrage contraint dans cette catégorie improbable est alors critiqué sur ces deux plans ; s'il est un ouvrage

scientifique il doit en présenter les atours classiques formels d'appels, de bibliographie, et s'il est une narration il peut s'en affranchir. Ainsi, s'il s'agit d'un ouvrage scientifique, il y manque la bibliographie : « *On n'y trouve que de grandes références de prestige à l'anthropologie sociale, Lévi-Strauss y côtoie Descola, Malaurie, Godelier, Sahlins et Wachtel. Rien sur la préhistoire, comme si jamais une référence de nos pairs n'avait eu de portée, soit théorique, soit vers le grand public* ». Et effectivement *Néandertal nu* ne propose en rien une vision moyenne, ou communément admise sur Néandertal, mais offre une lecture entièrement originale sur ces sociétés, leurs structures, leur éthologie, vision qui s'affranchit des conceptions génériques et communément proposées au grand public. Le récit s'inscrit dans un parcours personnel qui permet au lecteur de comprendre comment émergent des savoirs et une pensée libre. La critique bibliographique est ici aussi pertinente que de proposer un compte rendu de *Tristes tropiques* en signifiant que son « *unique et courte liste bibliographique en fin d'ouvrage laisse songeur* » puisque Lévi-Strauss ne nous offre effectivement, à la suite de ses quelques 490 pages, que vingt-trois grandes références, à l'image de *Néandertal nu* qui en compte trente-deux, et c'est bien cette même trajectoire personnelle, dans la lignée des voyages philosophiques, et une pensée inclassable qui n'est ni de l'ethnographie, ni de la philosophie, ni de l'autobiographie, ni du récit de voyage qui articule *Tristes tropiques* et qui pourrait être décortiquée avec le même vitriol que celui utilisé dans ce compte rendu, ce qui n'empêche pas ce texte d'avoir été traduit en vingt-huit langues et d'avoir posé les bases mondiales du structuralisme. Georges Bataille en dira quelques mots qui résonnent comme une réponse, avec soixante-six ans d'avance, à la pensée simplifiée qui structure ce compte rendu : « *La nouveauté du livre s'oppose à un ressassement, elle répond au besoin de valeurs plus larges, plus poétiques, telles que l'horreur et la tendresse à l'échelle de l'histoire et de l'univers, nous arrache à la pauvreté de nos rues et de nos immeubles* » (Bataille, 1956).

La nécessité que j'exprime de se confronter au terrain pour en extraire une complexité inaccessible autrement ne peut se résumer à de tels jugements de valeur : « *une image quelque peu désuète* ». Renoncer à se confronter totalement à notre matière serait comme faire de l'ethnographie en regardant des photos monochromes dans un vieil album d'images. Ce contact avec son sujet loin d'être désuet devrait être conçu comme fondamental et comme l'une des structures premières permettant de se confronter à une très grande diversité d'informations subtiles mais que l'esprit perçoit et finira par traiter pour en faire émerger le sens, une réalité fondamentale et finement décrite déjà par Claude Lévi-Strauss dans *Le regard éloigné* : « *Quand l'esprit se saisit de données empiriques préalablement traitées par les organes des sens, il continue à travailler structurellement, pour ainsi dire, une matière qu'il reçoit déjà structurée. Il ne pourrait le faire si l'esprit, le corps auquel l'esprit appartient, et les choses que le corps et l'esprit perçoivent n'étaient partie*

intégrante d'une seule et même réalité » (Lévi-Strauss, 1983).

Mais que l'on accepte ou pas les préceptes d'une approche structurale, subtile, lévi-straussienne, les stratégies suivant lesquelles chaque chercheur s'engage dans son sujet ne peuvent être l'objet de jugements de cette qualité et résumés ainsi à une forme d'ésotérisme. De telles sentences, à la fois simplificatrices et plus encore, normatives, résumant sans recul aucun un parcours et une pensée dans des catégories infamantes, ne devraient pas trouver leur place dans une pensée raisonnée.

Plus embêtant, selon ce commentateur ma pensée serait biaisée, volontairement distordue, dissimulée, puisque c'est le sens précis du terme « *ésotérique* » qu'il utilise pour qualifier mes écrits. Ce compte rendu ne renvoie que subsidiairement au *Néandertal nu* et expose des commentaires piètrement argumentés scientifiquement. Si elle s'inscrit dans mon parcours, la pensée du *Néandertal nu* est cependant originale et interroge ce qui nous définit en tant qu'humanité et nous en décentre dans une redéfinition inattendue.

Mais focalisant sur une fraction de mes écrits scientifiques, et les altérant dans leurs significations, ce compte rendu nous conduit dans un « *autre chose* » dont il convient d'analyser les termes pour mettre en lumière les distorsions qui en structurent la démarche : « *Malheureusement, et comme tout long du livre, la découverte n'est pas vraiment restituée dans son contexte scientifique ; ainsi, l'auteur n'est pas le seul à avoir travaillé sur Byzovaya et d'autres voient le témoin, non pas d'une tradition moustérienne et d'une ascendance néandertalienne, mais plus simplement de caractères typotechnologiques évoquant le Streletskien (Zwyns et al., 2012), un faciès des débuts du Paléolithique récent des plaines russes, bien connu et qui a toujours été associé à Sapiens* ».

Et de surenchérir : « *On est en outre gêné par le fait que l'auteur ne cite pas les travaux de ses pairs préhistoriens, ou au moins y fasse référence quand ceux-ci ont joué un rôle dans notre compréhension de Néandertal* ».

Gêné, c'est le terme, effectivement, puisque l'auteur du compte rendu propose quant à lui une bibliographie sélective qui, lorsqu'il renvoie à des commentaires scientifiques, extrait la réponse qui fut faite de ces commentaires. En science un commentaire n'a de valeur que mis en balance avec les discussions et réponses établies entre les équipes scientifiques concernées. Zwyns *et al.* a donc connu une réponse très précise, certes oubliée dans la bibliographie du commentateur, mais qui répond point à point aux critiques superficiellement établies par ces auteurs (Slimak *et al.*, 2012). L'auteur de ce compte rendu de lecture invente par ailleurs de toute pièce une réalité des faits qui n'a jamais existé lorsqu'il déclare « *l'auteur n'est pas le seul à avoir travaillé sur Byzovaya* ». Zwyns *et al.* 2012 ont certes commenté, mais n'ont jamais travaillé sur Byzovaya ni même étudié aucune des collections en présence. Ce commentaire de 2012 était exclusivement fondé sur une approche bibliographique qui se focalisait sur la seule apparence stylistique de cinq objets dessinés dans un ouvrage de synthèse des années 1980, compi-

lant cette poignée de dessins extraits du vieux *Paleolit SSSR* (Boriskovsky, 1984) de deux sites du Stréletsien et, sur la base d'accointances morphologiques de ces dessins, proposait que les gisements de Byzovaya et de Zaozer'e, sur les flancs de l'Oural polaire, soient à rattacher à cet ensemble d'industries. Si ces auteurs n'avaient jamais eu aucune des pièces archéologiques de Byzovaya et Zaozer'e en main, avant de publier notre article de 2011 mon équipe avait directement fouillé ces deux sites, étudié l'ensemble de ces collections dans une approche systémique groupant géologie, datations, archéozoologie, détermination des systèmes techniques et analyses fonctionnelles précises de ces différentes séries, incluant l'analyse directe des autres ensembles régionaux, dont le fameux Stréletsien des gisements de Kostienki. Nous avons donc ici en balance l'analyse structurale précise et directe de chaque objet archéologique replacé dans son contexte précis et de l'autre un copier-coller d'une sélection de cinq silex issus d'une publication des années 1980. La ficelle était suffisamment grosse pour que nous nous permettions avec mon équipe, de manière ouvertement taquine, d'ironiser leur commentaire puisqu'il ne relevait en rien de la démarche scientifique. C'est donc avec une belle goguenardise que notre réponse dans *Science* sélectionna les dessins d'un unique gisement du Néolithique de France méditerranéenne nous permettant de créer, avec la même pertinence que nos commentateurs, un Stréletsien méditerranéen du 4^e millénaire (Slimak *et al.*, 2012). Mais il est notable que Slimak *et al.*, 2012 n'est pas cité par l'auteur de ce compte rendu de lecture qui semblait pourtant si sensible à la précision bibliographique.

Le commentateur poursuit sa lancée en roue libre sur la question de l'art pariétal néandertalien : « *Il n'est pas dans notre compétence de discuter dans le détail de la validité de mesures physico-chimiques dont nous ne sommes en rien spécialiste, mais les arguments nous semblent réunis, dans les grottes espagnoles, pour valider un âge ancien, Paléolithique moyen, de certains tracés pariétaux. Slimak et al. (2018) eux-mêmes ne concluent-ils pas que : "At the Ardales chronology, ~47 ka ago, there is no anthropological evidence of AMH in the Iberian Peninsula and more largely in Europe". Donc, même en utilisant leur propre révision, ils en concluent accepter que ces tracés soient l'œuvre de "Néandertaliens"...* ».

Beaucoup serait à dire de ces trois seules phrases, en premier lieu, sur la forme, l'auteur, qui ne tire aucune conclusion de sa déclaration d'incompétence, limite la validité de notre analyse au seul fait de sa publication dans la revue *Science*, comme si celle-ci était posée en argument d'autorité qui ne tirerait sa pertinence que du prestigieux support l'ayant édité : « *Et d'en conclure, comme leur étude a elle aussi été publiée dans Science, que "cet art des cavernes néandertalien ressortait désormais bien plus d'une question de foi que d'une question de science"* ».

Mais notre réponse ne reposait sur aucun argument d'autorité mais sur une analyse point à point de la fiabilité physico-chimique de ces mesures radiométriques et de leur contextualisation précise. Dans la réponse d'Hoff-

man *et al.* aucune différenciation entre les estimations d'âge minimum et maximum n'était établie et les échantillons apparaissaient alors de valeur égale, ce qui n'est en rien le cas. L'analyse des mesures présentées montre alors qu'elles correspondent essentiellement à des âges maximums induisant que ces tracés sont nécessairement plus jeunes que la mesure établie. Ces âges maximums sont de fait inutiles. Quel est l'intérêt ici de savoir que l'échantillon ne peut pas être plus ancien que, par exemple, 70 ka ? L'âge du tracé pariétal se situe alors dans toute chronologie située entre 0 et 70 ka, ce qui ne permet en rien d'affirmer que tel ou tel tracé aurait, par exemple, 65 ka. Mais une compréhension de ces mesures nécessite des connaissances précises que le commentateur indique ne pas posséder mais qui l'amène pourtant à exprimer que « *les arguments nous semblent réunis* » pour valider l'âge ancien de ces grottes espagnoles, oubliant au passage les autres études démontrant les possibles biais de ces mesures radiométriques. Si notre étude ne tirait aucunement sa pertinence d'un quelconque argument d'autorité, mais se bâtissait sur l'analyse scientifiquement argumentée de ces mesures radiométriques, ce « *nous semblent réunis* » est quant à lui une position d'autorité qui ne s'appuie sur aucune donnée scientifique précise.

Mais il y a plus à dire sur ces trois seules phrases. Et en particulier sur le détournement non plus de ma pensée dans *Néandertal nu* mais directement de mes écrits scientifiques, détournement qui contrefait l'une de nos phrases publiées dans *Science* afin de lui donner une signification opposée. La décontextualisation permet ainsi d'inverser le signifiant de nos propos, voici donc les quelques mots précédant la phrase sélectionnée par le commentateur et dont l'oubli détourne intégralement le sens de notre écrit : « *Ardales concerns speleothems simply covered with red deposits, with no representation. Closer analyses of these red deposits will be needed to demonstrate their anthropogenic origin. If anthropogenic, these parietal deposits would then represent the strongest and oldest evidence for a parietal "art." At Ardales, etc.* » (Slimak *et al.*, 2012). Notre propos est ici détourné de son contexte et en exprime précisément le sens opposé.

Ce détournement de nos écrits se retrouve dans différents points de ce compte rendu. Il écrit ainsi : « *Si l'attribution du Châtelperronien doit effectivement être discutée, ce doit être sur des bases strictement scientifiques, et quand il évoque "son" hypothèse à ce propos, nous nous permettons de rappeler qu'elle ne lui appartient pas* ». La phrase du commentateur est sans ambiguïté et indique que je m'attribuerais personnellement et de manière fallacieuse, dans *Néandertal nu*, l'origine de l'hypothèse selon laquelle le Châtelperronien pourrait être attribué à Sapiens. Voici donc précisément la réalité de mes mots :

« *Le Châtelperronien est attribué depuis plus de soixante-dix ans aux ultimes populations néandertaliennes par une grande partie de la communauté scientifique. Cette attribution reste toutefois âprement discutée par quelques chercheurs, parmi lesquels je me place, car l'origine de ces traditions n'apparaît, lorsqu'on y regarde de près, que très superficiellement ancrée dans*

les savoir-faire néandertaliens connus dans ces mêmes espaces géographiques. »

Le compte rendu à nouveau travestit mon propos et joue sur des idées fallacieuses qui ne m'appartiennent pas. Le commentateur laisse ensuite entendre que ma pensée s'inscrirait dans cette position de principe : « *les artisans du Châtelperronien sont par nature si différents de ceux du Moustérien et tant dans l'esprit du Paléolithique récent qu'ils ne peuvent qu'être le produit de populations biologiquement modernes.* ». Mais ni ces mots ni ces idées ne m'appartiennent. La question n'est jamais de savoir ce dont Néandertal était ou n'était pas en capacité de faire, mais d'interroger ce qu'il a concrètement réalisé, ce qu'il fut, et la manière dont il s'inscrivait au monde. Et ici ma pensée ne repose jamais sur la position de principe exposée dans ce compte rendu et reliant biologie et culture, mais sur une vaste approche structurale comparative de fond ; les raisons de ma pensée, et cette vaste étude sont pourtant signalées dans mon livre : « (...) *dans une récente synthèse, j'ai décrypté les étonnantes relations que l'on pouvait tisser entre les structures du Châtelperronien et celles de certaines traditions contemporaines documentées dans l'orient méditerranéen. Cette étude pointerait du doigt la région levantine en tant qu'aire géographique d'émergence de cette culture. Mais sur les flancs du mont Liban ces traditions techniques sont indubitablement associées à l'homme moderne.* ». C'est sur ces structures intellectuelles-là, et sur la base précise de cette étude richement documentée que ma pensée établit ici une hypothèse qui m'est propre et qui n'a jamais été posée par aucun de mes collègues, non pas concernant leur simple rattachement à Sapiens, mais quant à l'origine précise de telles industries. Mon approche est donc structurale, comparative, et fondée sur l'analyse directe de collections archéologiques en Europe et sur le Levant. Le raccourci biologie/culture n'appartient qu'à une lecture inattentive, ou biaisée, de l'auteur de ce compte rendu et à son ignorance de l'étude à laquelle je fais référence (Slimak, 2021). Le propos de mon livre ne se tourne jamais vers cet antagonisme biologie/culture, qui rappelle la vieille opposition nature/culture dont Descola a si élégamment tordu le cou. Cette catégorisation binaire du monde n'est évidemment qu'une construction récente du monde occidental et en tant que tel ne peut servir aucun propos permettant de comprendre les sociétés passées, encore moins les structures mentales de populations biologiquement éteintes. Cette mise en antagonismes ne renvoie de fait à aucune réalité tangible dans les conceptions du monde extra-européennes ou simplement même lorsque l'on s'en éloigne en reculant dans le temps. Tout au long du livre mon propos vise à faire émerger des interrogations qui, justement, nous ouvrent sur des conceptions affranchies de ces notions actualistes, culturellement investies, et qui nous empêchent de nous confronter à tout espace intellectuel et culturel divergent. La question n'est ainsi pas de savoir si Néandertal pouvait être inférieur ou supérieur ou égal aux populations Sapiens, notion qui serait particulièrement faible heuristiquement. Et que devrait-on alors comparer à de tels égards ? La question n'est

pas de poser une hiérarchie dans les humanités passées et présentes, mais de retourner très frontalement nos interrogations afin de reformuler nos interrogations ainsi ; a-t-il existé une éthologie néandertalienne ? La question est simple et sans ambiguïté, et pourtant, c'est étonnant, mais sous cette forme-là, elle n'a jamais été directement posée, et cet espace intellectuel-là reste entièrement à documenter. Et s'il existe bien une éthologie des félins et qui distingue très nettement comportementalement l'ensemble des félins de l'ensemble des canidés par exemple, pour autant, éthologiquement, un lynx n'est pas un chat sauvage, qui n'est pas un lion, au même titre qu'un caniche n'est pas un loup, bien que l'on puisse reconnaître dans ces familles des ensembles comportementaux bien reconnaissables et qui vont tout de même nous permettre de distinguer félidés et canidés. Nous voilà bien loin de ce qui est suggéré dans ce compte rendu de lecture, qui ne relève à aucun moment que c'est bien sur la base de ces retournements de nos interrogations, ce renversement de nos regards, que ce livre nous amène dans des espaces intellectuels inexplorés, et qui représentent pourtant des évidences, des géographies intellectuelles et scientifiques à coloniser de toute urgence pour faire ce saut dialectique désormais fondamental à l'avancée, ou à la sortie de l'ornière, de nos disciplines.

C'est ensuite sur la base d'un argument d'autorité, c'est-à-dire sans aucune base scientifique ni bibliographique que le compte rendu porte discrédit au travail de fond de mes équipes : « *Ces informations d'une précision encore jamais atteinte dans le monde de l'archéologie paléolithique reposent sur l'étude et l'interprétation des dépôts de suie sur les parois de la cavité et des fragments de roche qui s'en détachent et se retrouvent ensuite dans les dépôts archéologiques (Vandeveld et al., 2017). S'il n'est pas dans notre propos ici de commenter en détail cette interprétation, nous nous contentons de souligner que la conclusion établissant qu'une seule année sépare le Moustérien de la couche F du Néronien de la couche E pose de sérieux enjeux méthodologiques.* ».

Et l'on attend vainement le premier élément méthodologique, le premier élément de raisonnement, la première ombre d'une analyse qui permettrait de remettre en cause le remarquable travail de thèse de Ségolène Vandeveld soutenu à Paris Sorbonne en novembre 2019.

Mais peut-être, pour une fois, faut-il interpréter le propos comme un compliment, un chapeau-bas face à la prouesse intellectuelle et scientifique que nous avons réussi à bâtir ? Effectivement, cela pose de sérieux enjeux méthodologiques. Merci donc de le saluer car une telle précision n'avait jamais été atteinte jusqu'alors et elle nous permet désormais de décrypter des moments clefs de l'histoire des derniers néandertaliens et des premiers hommes modernes. Il nous aura fallu seize années de travail acharné depuis la découverte de ces suies en 2006 pour aboutir à de tels résultats. Outre le travail de thèse de Ségolène Vandeveld, la fuliginochronologie et ses applications ont été précisément présentées et développées, publiées dans six revues à comité de lecture, dont quatre internationales de rang A et dans cinq chapitres

d'ouvrages. Si discussion il doit y avoir c'est sur le seul plan scientifique que le commentateur peut se positionner et argumenter. De telles démarches sont dommageables à la pensée et s'extraitent radicalement de la sphère scientifique puisque fondées sur le seul argument d'autorité et le sous-entendu rhétorique.

Mais au-delà de l'emploi de propos dégradants, de détournements de sens, de distorsion des écrits, ou d'arguments d'autorité, les commentaires de l'auteur du compte rendu montrent qu'il n'a pas compris, ou n'a pas voulu comprendre ou pas voulu rendre compte de l'originalité des pensées posées dans cet ouvrage. C'est le cas par exemple lorsqu'il relève que j'aurais « *oublié de rappeler* » que Sapiens aussi fut l'auteur d'ensembles moustériens fondés sur des débitages Levallois. Le commentateur confond ici la question des systèmes techniques et celle des éthologies que j'interroge dans cet ouvrage. Peu nous importe de savoir si les technologies en présence sont fondées sur des débitages laminaires ou Levallois, ou s'ils font des avions, mais de comprendre en quoi elles s'inscrivent dans certaines manières d'être au monde, ou pas. Et, pour rester sur cet exemple, les débitages Levallois Sapiens, d'Afrique ou du Levant, révèlent les mêmes structures de standardisation des systèmes techniques que l'on reconnaîtra plus tard dans la structure des systèmes techniques du Paléolithique supérieur européen et de tels raccourcis, posés de manière si simpliste, ne permettent en rien de se confronter à la pensée du *Néandertal nu* qui s'exprime dans des termes bien plus précis dont l'implication est infiniment plus large et qui ne repose jamais sur la question superficielle des catégories techniques.

Quant à la notion de standardisation le commentateur s'échoue de lui-même dans une impasse : « *L. Slimak nous le dit, "il n'existe pas deux outils moustériens identiques" (p. 216), et l'on aurait envie de lui opposer certaines industries du Moustérien Discoïde où les pointes pseudo-Levallois se répètent par centaines ou milliers* ». Encore une fois, le commentaire ne fait pas honneur à la pensée du livre. La pointe pseudo-Levallois ne connaît aucune des formes de standardisation visibles au sein des objets Sapiens, confondant ici représentation numérique (il y en a beaucoup, elles se ressemblent, etc.) et les structures mentales discernables dans les répétitions standardisées perceptibles, et structurantes, au sein des artisanats Sapiens. Cela reviendrait à dire, par exemple, que les nucléus néandertaliens, Discoïdes ou Levallois, sont communément normalisés, et il est vrai qu'on peut en sortir des caisses et qu'ils se ressemblent tous plus les uns que les autres, sans comprendre que ces normalisations de sous-produits ou de déchets techniques ne nous disent rien des structures comportementales, éthologiques, relevées dans mon livre puisque le commentateur met en balance le produit recherché par l'artisan avec la répétition de ses déchets techniques, ce qui n'est porteur d'aucun sens. Au même degré nous pourrions dire que dans tel ou tel site les silex crétacés sont tous orangés, mais décontextualisé ainsi cela ne nous informe sur aucune volonté artisanale et la répétition des pointes

pseudo-Levallois, pour lesquelles j'ai écrit plusieurs articles décryptant leurs implications techniques précises, ne nous informe ici que sur l'existence de contraintes mécaniques universelles qui pourraient superficiellement permettre de mettre en évidence que tel ou tel produit ou sous-produit se retrouve en série dans une collection archéologique, revenant à confondre volontés artisanales et contraintes mécaniques.

Le compte-rendu focalise alors sur des détails qui éloignent fondamentalement le lecteur de la structure du livre, comme les questions de thanatocénose induisant l'origine du trou sur les coquillages perforés moustériens. Si effectivement les processus post-dépositionnels ne permettent généralement pas dans ces ensembles de diagnostiquer directement l'origine de ces trous, ceux-ci sont acceptés par cette équipe comme étant naturels. Un ensemble de prédateurs peuvent effectivement être à l'origine de ces perforations (naticidés, oiseaux, crabes, muricidés, poulpes) et il faut se référer à la vaste méta-analyse de Kubicka *et al.* (2017) pour voir que chez les *Glycymeris* sp., l'un des principaux coquillages percés concernés par cette étude, c'est bien le crabe dormeur (*Cancer pagurus*) qui représente le principal candidat quant à l'origine de leur percement (Kubicka *et al.*, 2017, DOI: 10.7717/peerj.2903/table-2). Mais ces focalisations se concentrent ici sur des éléments marginaux, qui ne sont porteurs d'aucun signifiant et qui, présentés ainsi, ne recourent pas les sujets fondamentaux du *Néandertal nu* (stratagème XXIX de Schopenhauer : faire diversion, parler de quelque chose de complètement différent, comme si ça avait un rapport avec le débat et consistait un argument contre votre adversaire). Le débat est ici vidé de tout contenu sérieux, et permet au commentateur de positionner, à nouveau, des propos déplacés : « *autant être exact* ». Relevant que de tels coquillages naturellement percés sont interprétés comme des éléments de parure dans des phases récentes de la préhistoire, il oublie de relever que les implications de cette situation sont directement explorées dans mon ouvrage : « *Il est probable qu'un certain nombre des coquillages percés retrouvés dans des sites sapiens du Paléolithique et interprétés en tant que parure n'aient eu en réalité que des fonctions purement techniques ; poids, crécelles de chasse, outils permettant de tendre des fibres ou des cordes. Mais dans les sociétés sapiens des millions de parures de coquillage sont documentées, parfois recouvrant les corps des défunts dans leurs sépultures. L'erreur n'a alors aucune incidence particulière. Cette mauvaise interprétation n'impacte en rien notre compréhension de ces lointaines populations passées.* » La question de l'origine du trou, naturel ou relevant d'un acte raisonné, artisanal, dans ce contexte singulier ne relève en rien de l'anecdote et ne peut être abordée par simple comparatisme simplificateur, car l'incidence d'une telle erreur interprétative, chez Sapiens, est inconséquente, mais fondamentale face à des sociétés dont les structures éthologiques nous sont encore essentiellement inconnues. Ici se joue une articulation majeure de la compréhension de ces populations fossiles et il y a heuristiquement autant de différence

entre le ramassage d'un coquillage naturellement percé et le premier geste artisanal d'une perforation volontaire qu'entre l'utilisation d'un tranchant naturel et la manufacture du premier tranchant à l'aide d'une série de gestes intentionnels et raisonnés. Ce dernier basculement dont on perçoit l'émergence quelque part il y a plus de 3,3 millions d'années marque bien l'importance du geste, de la volonté artisanale, dans l'émergence des volontés et des actes caractérisant certains stades fondamentaux de l'histoire de l'humanité.

Ces plans de la pensée, de l'abstraction, de la symbolique, ont été explorés chez Néandertal dans un jeu, qui se comprend aisément, de projections de nos seules rationalités. Et *Néandertal nu* invite à se défaire de ces évidences-là. Non pas que la créature ait un peu le front bas et soit un peu limitée, mais elle est toujours contrainte en nous-mêmes, limitée à nos seules logiques évidentes, immédiates. Voulant élever la créature vers nous, nous l'avons malheureusement limitée à ce que nous sommes. Comme ces plumes colorées dont je relève dans *Néandertal nu*, pour la première fois, que loin de n'être que des objets d'une subtile beauté, elles sont aussi de puissantes ressources en protéines. L'anecdote remarquable que j'ai retrouvée sous la plume des parcours de vie de Jean Malaurie nous avait échappée avant *Néandertal nu* et ici aussi fait basculer nos regards vers un ailleurs, un inexploré, un inattendu.

Finalement, le compte rendu s'insurge concernant Bruniquel « *pas même mentionnée dans un essai consacré à Néandertal !* ». L'élément de ponctuation remplace ici, logique, explication et démonstration scientifique. Cette nécessité de Bruniquel, est utilisée dans une forme de nudité interprétative, ce qui ne nous dit rien des raisons pour lesquelles désormais aucun essai sur Néandertal ne pourrait plus être écrit sans citer tel ou tel site. Pourtant, si Bruniquel étonne, elle se positionne sans possibilité interprétative : « *What was the function of these structures at such a great distance from the cave entrance? Why are most of the fireplaces found on the structures rather than directly on the cave floor? Based on most Upper Palaeolithic cave incursions, we could assume that they represent some kind of symbolic or ritual behaviour, but could they rather have served for an unknown domestic use or simply as a refuge?* » (Jaubert *et al.*, 2016). Rituel, ou symbolique, domestique ou tout autre chose, l'équipe ne peut conclure, et c'est ici bien normal tant le contexte est singulier et offre si peu de documents dans le champ des objets abandonnés par les auteurs de ces accumulations. Nous pourrions évoquer un luminaire des bas-fonds ou un aménagement de zone d'hibernation ou tout ce que vous voulez. Si Bruniquel est bien intéressante, elle n'est pas une formule magique qui devrait être invoquée, par principe, comme si toute pensée se devait d'être normalisée et passer par des étapes incontournables.

Ce compte rendu de lecture s'émancipe de la démarche scientifique. Il focalise sur des points de détail de mes écrits et de ma pensée, en déforme le sens, détourne le lecteur vers des problématiques qui n'appartiennent pas à cet ouvrage, tente de les discuter mais sans qualité argu-

mentaire et met sous silence l'originalité de la pensée ou certains des apports à la connaissance découlant de ces écrits.

En caricaturant ainsi, en déformant, en invitant à ne surtout pas prendre connaissance d'une œuvre, le commentateur détourne le sens d'une pensée, la porte à l'index, et construit une image chimérique de son contenu qui contraint à ne pas prendre connaissance de son contenu et de sa structure réelle. Et ce commentaire, suivant les principes dénoncés par Schopenhauer il y a quelques 160 ans, détourne l'attention, ne parle pas du *Néandertal nu*, mais focalise, sans les comprendre, et dans une pensée normative, sur un ensemble de points très précis qui distraient le lecteur de la structure d'une pensée originale, peut-être inclassifiable mais qui, probablement, ne peut être ainsi caricaturalement cataloguée et reléguée aux forceps dans une forme de pensée aussi simplifiée.

Ludovic SLIMAK
CNRS, UMR 5608 TRACES

Références bibliographiques

- BATAILLE G. (1956) – Un livre humain, un grand livre, *Critique*, n° 105, février 1956.
- BORISKOVSKY P.I. (dir.) (1984) – *Paleolit SSSR*, Moscou, Nauka.
- JAUBERT J. *et al.* (2016) – Early Neanderthal constructions deep in Bruniquel Cave in Southwestern France. *Nature*. 2016;534:111–114.
- KUBICKA AM, ROSIN ZM, TRYJANOWSKI P, NELSON E. (2017) – A systematic review of animal predation creating pierced shells: implications for the archaeological record of the Old World. *PeerJ* 5:e2903 <https://doi.org/10.7717/peerj.2903>
- LÉVI-STRAUSS C. (1955) – *Tristes tropiques*, Paris, Plon.
- LÉVI-STRAUSS C. (1983) – *Le regard éloigné*, Paris, Plon.
- SCHOPENHAUER A. (1864) – *Die Kunst, Recht zu behalten schopenhauer*, trad. française *L'art d'avoir toujours raison*, Paris, Fayard/Mille et une nuits (2021).
- SLIMAK L., SVENDSEN J.I., MANGERUD J., PLISSON H., HEGGEN H.P., BRUGÈRE A., PAVLOV P.Y. (2012) – Response to “Comment on Late Mousterian Persistence near the Arctic Circle”, *Science*, 335 (6065), 167.
- SLIMAK L., FIETZKE J., GENESTE J.-M., ONTAÑON R. (2018) – Comment on ‘U-Th Dating of Carbonate Crusts Reveals Neandertal Origin of Iberian Cave Art’, *Science*, 361: eaau1371 [<https://science.sciencemag.org/content/sci/361/6408/eaau1371.full.pdf>].
- SLIMAK L. (2021) – Les Autres, et les Miens. De la structure du premier Paléolithique supérieur en Eurasie occidentale à l'anthropologie culturelle des dernières sociétés néandertaliennes; in Slimak L., Giraud Y., Metz L., Yvorra P. (dir.), *Mandrin. Des derniers néandertaliens aux premiers hommes modernes en France méditerranéenne*, Paris, MMSH, p.710-795.
- SLIMAK L. (2022) – *Néandertal nu*, Paris, Odile Jacob, 240 p.